



Développement

L'aide internationale sert-elle à quelque chose ?

Le Conseil d'administration du CEAS s'est récemment posé la question : comment aider les pays les moins avancés dans leur développement ? Il s'est interrogé sur les meilleures stratégies à mettre en œuvre pour améliorer la situation de ces pays, mais il n'a pas été plus loin dans sa réflexion. William Easterly, professeur à l'Université de New-York (depuis 2003) et ancien collaborateur de la Banque mondiale (1985-2001), offre l'occasion au CEAS d'approfondir la question. Il vient de publier *The White Man's Burden (Le Fardeau de l'homme blanc)* aux éditions Penguin Press.

William Easterly estime que la plus grande partie des aides publiques apportées depuis cinquante ans ont été inefficaces. Il reconnaît néanmoins que des progrès, par exemple dans le domaine de la santé, ont été enregistrés : les taux de mortalité infantile ont baissé et certaines maladies comme la polio ont reculé...

Selon William Easterly, il y aurait deux scandales de la pauvreté, analyse Alexandre Delaigue pour Econoclaste.org (le « site de ressources en économie pour les nuls et les autres... »). Le premier, c'est que tant de gens vivent de façon misérable dans un monde riche ; le second, c'est qu'après un demi-siècle d'aide au développement, celle-ci n'a produit que si peu de résultats.

« Planificateurs » et « chercheurs »

Pour William Easterly, l'explication vient de ce que depuis le début, l'aide aux pays pauvres a suivi une logique de planificateur. Selon l'auteur, le planificateur voit grand ; il conçoit des projets ambitieux et utopistes. Il y consacre des moyens considérables. Et il se tient au plan qu'il avait conçu. Cette logique serait vouée à l'échec.

Premièrement, le développement des pays pauvres ne viendra pas de nous – habitants des pays riches – mais des pauvres eux-mêmes, qui sont les seuls à même d'identifier leurs problèmes et de mettre en œuvre des solutions. L'aide peut être un soutien, mais l'idée que la fin de la pauvreté viendra des riches s'ils sont généreux, savants, et

s'ils parviennent à sortir les pauvres de l'erreur et de la trappe dans laquelle ils sont enfermés, n'est que la reproduction de la logique colonialiste sur la base de bons sentiments.

Deuxièmement, il manque aux planificateurs une capacité essentielle : celle d'être comptable de leurs actions auprès de ceux qu'ils sont censés aider, à savoir les habitants des pays pauvres. Mais lorsque l'on fait preuve de générosité, auprès de qui est-on comptable ? Les institutions du développement passent leur temps à définir ce qui est bien pour les pauvres, sous forme d'objectifs ambitieux et simples à expliquer auprès des bailleurs de fonds. Le rapport entre ces objectifs et les besoins réels des pauvres est le plus souvent lointain. Par ailleurs, si l'aide fournie n'atteint jamais les personnes qui en ont besoin, celles-ci ne pourront jamais demander des comptes auprès de celui qui était censé les aider. Bref, l'une des raisons de l'inefficacité de l'aide serait le manque de contrôle sur ceux qui sont chargés de gérer cette aide.

A la logique du planificateur, William Easterly oppose la logique du chercheur. Au lieu d'imposer de grandes solutions depuis le sommet, le chercheur va au contact des problèmes et cherche des arrangements locaux pour résoudre des petits problèmes concrets. Au lieu d'adopter de grandes idées générales, le chercheur adopte un point de vue pragmatique, expérimente, échoue et apprend de ses échecs. La solution au problème du développement, c'est qu'il n'y a pas de solution – ou pour être précis, pas de grande solution

magique et utopique. Il n'est possible que d'essayer de résoudre les vrais problèmes de vraies personnes.

Pour William Easterly, synthétise Alexandre Delaigue, la solution au problème du développement passe par de grands changements d'attitude des institutions internationales, qui doivent devenir moins ambitieuses et plus orientées vers la résolution de problèmes simples. Aux grands plans d'ajustement structurel dont les conditionnalités incluent les tarifs douaniers, la protection de l'environnement, les droits des femmes, la privatisation des entreprises publiques en contrepartie d'aides financières aux gouvernements, il faut substituer une approche de bas en haut, tirée des besoins locaux, les plus proches possibles des gens qu'il s'agit d'aider.

L'ouvrage de William Easterly n'est pas un manuel décrivant ce qu'il faut faire pour le développement. L'auteur, rappelle Alexandre Delaigue, recommande régulièrement de ne pas oublier qu'il n'existe pas de solution toute faite, que même les « petites solutions » ne doivent pas être prises comme un plan général d'action, car il n'y a pas de plan général d'action pour résoudre le problème de la pauvreté et du sous-développement. C'est un livre qui veut indigner, informer, sur le second scandale du sous-développement : l'inefficacité persistante de l'aide, la tyrannie des bonnes intentions. William Easterly est le grand démystificateur d'un monde du développement qui cultive beaucoup plus souvent l'autosatisfaction que l'autocritique, et pour lequel les bons sentiments tiennent lieu de bonnes politiques. Dans ce sens, son livre (pas encore traduit en

français) est une lecture indispensable – et aucun lecteur n'en sortira indemne.

Droit de réponse : François Bourguignon (Banque mondiale)

Le Monde du 19 avril 2006 (supplément Economie) juxtapose deux entretiens : celui de William Easterly et celui de François Bourguignon, vice-président de la Banque mondiale depuis 2003, qui, on s'en doute, ne partage pas le point de vue de l'universitaire new-yorkaise.

François Bourguignon reconnaît que l'aide n'a pas toujours été couronnée du succès attendu, et que des erreurs ont été commises en finançant des régimes qui ont gaspillé l'argent. Cependant, pour l'économiste, il est indéniable que des pays ont progressé.

François Bourguignon reconnaît également qu'il est difficile d'établir un lien direct entre l'aide et les résultats d'un pays : « *Nous ne savons pas évaluer globalement l'impact de l'aide comme nous ne savons pas dire ce qui se serait passé sans elle* ». C'est un énorme problème auquel François Bourguignon a recherché des solutions en lançant un programme d'évaluation. « *L'évaluation et l'efficacité des programmes sont devenues des préoccupations prioritaires des bailleurs de fonds. Elles font partie du nouveau paradigme de l'aide que sous-estime William Easterly. (...) Avant, l'aide était distribuée en fonction d'intérêts géopolitiques. Ce n'est plus le cas. Elle répond désormais à une autre stratégie : réduire la pauvreté* »...

Pour aller plus loin :

- « Développement – L'aide fait-elle plus de mal que de bien ? », propos recueillis par Laurence Caramel auprès de François Bourguignon et William Easterly, *Le Monde* du 19 avril 2006 (supplément Economie, page IV).
- <http://econo.free.fr/scripts/printnote.php?codenote=155> (article d'Alexandre Delaigue ; consulté le 1^{er} mai 2006).

[>>> Réagir, donner son avis.](#)

La pensée hebdomadaire

« Ils [les jeunes] ne sont pour la plupart pas hostiles aux entreprises. Ils aspirent à trouver un emploi et à vivre dignement de leur travail. Mais ils ne comprennent pas pourquoi, dans une société si riche, il y a tant de pauvres. Pourquoi, dans une société où les entreprises dégagent des milliards d'euros de profits, où les dirigeants ont toutes les garanties possibles et imaginables, ils devraient renoncer à tous leurs droits pour pouvoir espérer une modeste part du gâteau ».

Philippe Frémeaux, « Bonne nouvelle » (éditorial), *Alternatives économiques* n° 246 d'avril 2006.